

**LOUGHEED, RICHARD.** *La Conversion controversée de Charles Chiniquy. Prêtre catholique devenu protestant.* Québec, La Clairière, « collection Sentiers », 1999, 322 p. ISBN 2-921840-49-9; **MARCEL TRUDEL,** *Chiniquy. Prêtre catholique, ministre presbytérien.* Montréal, Lidec, « Célébrités/collection biographique », 2001, 62 p. ISBN 2-7608-7081-2

Jean Simard

Volume 2, 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201672ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201672ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simard, J. (2004). Review of [LOUGHEED, RICHARD. *La Conversion controversée de Charles Chiniquy. Prêtre catholique devenu protestant.* Québec, La Clairière, « collection Sentiers », 1999, 322 p. ISBN 2-921840-49-9; MARCEL TRUDEL, *Chiniquy. Prêtre catholique, ministre presbytérien.* Montréal, Lidec, « Célébrités/collection biographique », 2001, 62 p. ISBN 2-7608-7081-2]. *Rabaska*, 2, 227–231. <https://doi.org/10.7202/201672ar>

LOUGHEED, RICHARD. *La Conversion controversée de Charles Chiniquy. Prêtre catholique devenu protestant*. Québec, La Clairière, « collection Sentiers », 1999, 322 p. ISBN 2-921840-49-9; MARCEL TRUDEL, *Chiniquy. Prêtre catholique, ministre presbytérien*. Montréal, Lidec, « Célébrités/ collection biographique », 2001, 62 p. ISBN 2-7608-7081-2.

Pour beaucoup de nos contemporains Chiniquy évoque le vague souvenir d'un prêtre du XIX<sup>e</sup> siècle qui s'est adonné à la propagande contre l'alcool, a ensuite défroqué et est mort dans l'opprobre. Pour d'autres, qui ont écouté la tradition orale transmise par la précédente génération, le nom du prêtre

défroqué est aussi associé au mensonge, à l'orgueil et à la cupidité, voire au vice. Au long du temps, c'est-à-dire depuis son décès survenu en 1899, la mémoire du personnage historique s'est peu à peu estompée au profit de sa légende qui a grandi de façon démesurée. Et depuis, Chiniquy est presque tombé dans l'oubli. Un siècle a passé et voilà que deux livres paraissent en même temps qui décrivent l'homme sous des angles diamétralement opposés. Le premier a pour auteur un homme engagé dans la foi protestante qui enseigne à la Faculté de théologie évangélique de Montréal. Il a fait de l'étude de Chiniquy sa thèse de doctorat. L'autre est une courte biographie tirée d'un ouvrage paru en 1955 (Marcel Trudel, *Chiniquy*, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien public, 339 p.) et qui avait fait sensation à cette époque par le ton pamphlétaire qu'employait son auteur à l'endroit du prêtre apostat. D'une certaine manière Loughheed et Trudel se retrouvent ici dos à dos pour régler le cas Chiniquy. En tout cas c'est ce que pense le premier qui affirme (p. 13) pouvoir réfuter les accusations de Trudel en « propos[ant] au lecteur qui connaît son livre une série de commentaires que l'on retrouvera en bas de page tout au long de ces chapitres ».

Charles Chiniquy naît à Kamouraska en 1809, perd son père en bas âge et est recueilli par son oncle Amable Dionne, seigneur et riche marchand de l'endroit. En 1822 son oncle l'inscrit au séminaire de Nicolet où il se distingue parmi tous les autres par son intelligence et sa turbulence. En 1833 il quitte Nicolet et M<sup>sr</sup> Signay lui confère le sacerdoce à la cathédrale de Québec. En 1838 il est nommé curé de Beauport où il reste quatre ans. Il y fonde une école paroissiale puis une société de tempérance. C'est pendant ces années que Chiniquy se fait connaître comme le champion des prédicateurs sur la tempérance. Le journal *Le Canadien* ne tarit pas d'éloges à son endroit en le comparant au père Mathew, un capucin dont les prédications contre les méfaits de l'alcool soulevaient l'enthousiasme aux États-Unis. En 1841 il commande l'érection d'un monument pour sa paroisse, la colonne de tempérance, dont l'inauguration présidée par l'évêque de Nancy, M<sup>sr</sup> de Forbin-Janson, invité par l'évêque de Montréal Ignace Bourget pour prêcher des retraites paroissiales, attire 10 000 personnes. La même année il étend sa prédication dans la région de Montréal où il participe avec Forbin-Janson à l'inauguration d'une grande croix au sommet du mont Saint-Hilaire, puis l'évêque de Montréal l'invite à prononcer un sermon dans sa cathédrale, où il triomphe à nouveau. En 1842 il tombe en disgrâce auprès de son évêque à Québec qui le démet de ses fonctions et le renvoie comme simple vicaire dans son patelin natal, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre avec autant de succès sa croisade et même de publier un manuel de la tempérance qui connaîtra trois éditions en cinq ans. En 1846, il se fait novice chez les oblats et quitte l'année d'après pour reprendre ses prêches. Il est alors recueilli par son ami Louis-Moïse

Brassard, curé de Longueuil. Dans la seule année 1848, écrivent les *Mélanges religieux*, il fait 60 000 nouveaux adhérents à la tempérance. En 1851 il délaisse temporairement son sujet de prédilection et s'engage dans la controverse contre « les Suisses », c'est-à-dire les protestants de langue française qui œuvrent principalement dans la vallée du Richelieu. En 1851 aussi il quitte le pays pour entreprendre une nouvelle carrière de prêtre-colonisateur qui le conduira en Illinois, plus précisément à Sainte-Anne au sud de Chicago, où déjà se trouve une colonie de Canadiens et où il tente d'attirer des recrues de la vallée du Saint-Laurent. Bientôt la situation s'envenime avec l'évêque de Chicago, qui le suspend d'abord de ses fonctions puis l'excommunie solennellement en 1858. Il fonde alors avec des paroissiens qui lui restent fidèles l'Église catholique chrétienne — une expérience qui lui semble finalement mener nulle part — et se fait accepter en 1860 avec son groupe dans l'Église presbytérienne de Chicago, qui le destitue en 1862, puis dans l'Église presbytérienne du Canada, où il se fixe pour de bon.

Trudel et Lougheed s'entendent sur les faits qui viennent d'être racontés mais divergent d'opinion sur les raisons profondes qui expliquent tous ces virages. Pour le premier, à chaque fois que Chiniquy est muté, c'est qu'il est démis par son supérieur hiérarchique, l'évêque, pour orgueil et entêtement, pour tout dire insubordination, et même pour délits sexuels : auprès de sa cousine quand son père adoptif le chasse de la maison (p. 6), auprès du personnel féminin du presbytère de Beauport (p. 16), puis à Saint-Pascal, paroisse voisine de Kamouraska, où il était allé prêcher (p. 19). Et quand il est parti pour Chicago, précise encore Trudel sur la foi d'un document cité en bonne et due forme, l'évêque Bourget lui a dit : « Prenez de strictes précautions dans vos rapports avec les personnes du sexe » (p. 30). Lougheed ne nie pas catégoriquement ces allégations qu'il range plutôt au compte des travers du personnage dont la vision et les desseins dépassaient selon lui de plusieurs coudées les inconduites reprochées. Au reste, pense Lougheed, l'insubordination en question n'était-elle pas le signe d'un esprit libre qui n'était pas à sa place dans l'Église de Rome ? Autre point de rupture entre les deux livres : où Trudel termine la biographie de Chiniquy, Lougheed ne fait que la commencer. Quand le premier consacre l'essentiel de son récit à la carrière du prêtre, le second le fait porter sur sa vie entière et en particulier sur son expérience de conversion à la foi protestante. Son premier maître d'école à Montmagny, nous apprend Lougheed, était un protestant anglophone et deux de ses anciens professeurs de latin au séminaire de Nicolet, Louis Fluet et Hubert Tétreau, passèrent plus tard au protestantisme. Chiniquy fut cinquante ans prêtre de l'Église catholique et quarante ans pasteur de l'Église presbytérienne, d'où les titres qu'il a donnés à ses principaux livres :

*Cinquante ans dans l'Église de Rome*, 1885, 540 pages, et *Forty Years in the Church of Christ*, 1900, 498 pages, ouvrages qui connaîtront plusieurs rééditions, surtout en anglais (le premier a connu à ce jour de cinquante à soixante éditions en plusieurs langues). Si le travail de Trudel, en 2001 comme en 1955, emprunte les traits d'un dossier de mise en accusation du tribunal ecclésiastique, celui de Lougheed, on le comprendra, prend plutôt le parti inverse. Bien sûr quarante ans séparent les deux enquêtes et Lougheed, du fait de sa situation confessionnelle et professionnelle, a eu accès à des dossiers que Trudel n'a pas obtenus, ne pensait pas obtenir, et sans doute ne voulait pas obtenir du fait même de sa position de professeur dans l'université catholique très conservatrice qu'était Laval à cette époque. Faut-il lui en vouloir de publier en 2001 un livret qui reprend le procès d'antan en le soulageant heureusement des épithètes les plus disgracieuses ? Le temps lui a sans doute manqué pour refaire ce livre, comme il en a exprimé le souhait dans ses *Mémoires d'un autre siècle* (Boréal, 1987, 312 p.). Il faut le regretter avec lui même si la nouvelle publication se présente bien sur le plan éditorial et se lit plutôt agréablement. Le livre de Richard Lougheed renouvelle quant à lui les connaissances sur Chiniquy, comme il sied à un travail de doctorat, mais surtout il rafraîchit le tableau que nous connaissions jusqu'à maintenant du personnage. Il n'est pas sans défaut non plus mais pour d'autres raisons. De forme surtout : l'auteur signale trop tôt certaines questions prétendument connues du lecteur et qu'il présentera dans la suite, comme par exemple l'affaire Guibord (p. 16), le schisme de Sainte-Anne (p. 57), Gavazzi (p. 100); la traduction du texte originel anglais est à ce point maladroite que le lecteur a peine parfois à saisir le sens précis de certains développements, et nous ne parlons pas de certains mots et expressions qui ont été oubliés par le traducteur : « O'Regan and Duggan » (p. 57), « convent » (p. 62); l'usage de trop nombreux sigles et abréviations gêne la bonne consultation des notes et références plus qu'il ne l'aide. Enfin l'auteur n'a pas toujours bien suivi les conseils de Marie-Claude Rocher qui l'invitait (p. 6) à faire de sa thèse un livre.

Ces deux livres et le colloque qu'ont organisé conjointement le Presbyterian College de Montréal et l'Université du Québec à Montréal à l'occasion du centenaire de la mort de Chiniquy en 1999 sont bienvenus. Le bouillant prêtre-pasteur n'a pas été le seul à tenir tête à l'Église catholique du Québec dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, sauf que lui n'a jamais cédé, même à l'agonie quand le représentant de l'évêque Bruchési est venu à son chevet pour l'exhorter à revenir à la religion de son enfance. Il serait grand temps que le Québec, désormais libéré du parti unique qui l'a gouverné jusqu'à récemment, reconnaisse publiquement cet homme qui fut un indépendant,

un de ses grands orateurs et surtout, comme le rappelle Marcel Trudel non sans admiration, « l'écrivain canadien-français le plus célèbre au Canada et à l'étranger » à son époque.

**JEAN SIMARD**

Société québécoise d'ethnologie, Québec